

XYZ. La revue de la nouvelle

Crime bavarois

Pierre Karch



Numéro 13, février–printemps 1988

Spécial 13

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3057ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Karch, P. (1988). Crime bavarois. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 36–40.

Toronto, le jeudi 13 février 1986

Vous tombez mal, je n'écris plus de contes fantastiques; ma vie en dépendrait que je n'en écrirais jamais plus! Je laisse à de plus jeunes et à de plus fous que moi le plaisir douteux de jouer avec la mort, la vie me paraissant bien assez effrayante sans que je m'applique à la rendre tout à fait insupportable à moi-même et aux autres.

Depuis que nous nous sommes vus, Michel, que de choses se sont passées! Pour commencer, je ne suis plus à Glendon. Je vous dirai pourquoi une autre fois. C'est d'ailleurs sans importance. J'enseigne maintenant au University College, le plus ancien collège de l'Université de Toronto. J'occupe à moi seul un vaste bureau au deuxième étage de la tour normande avec petites fenêtres hautes jumelées donnant sur la cour intérieure. J'étais à vrai dire un peu étonné qu'on ait retenu pour un professeur adjoint de trente-deux ans ce bureau superbe aux boiseries dignes des plus riches halls anglais. Je le fus davantage en apprenant que personne n'en voulait et que c'était pourquoi il était toujours occupé par le dernier arrivé. Voilà, me suis-je dit, une oubliette où on ne fait pas vieux os. L'avenir, je le crains — oui, je le crains, et comment! — risque de me donner raison et de me faire perdre mes esprits.

Il y a deux mois, le *Toronto Star* fit paraître un article dans lequel le concierge du collège, Albert Harviksen, déclarait avoir vu, un peu passé onze heures, alors que l'édifice est ordinairement vide, un fantôme ouvrir et refermer la lourde porte de chêne qui donne sur l'arcade sud. Son récit était confirmé par le témoignage d'un deuxième employé, un dénommé Tony Da Silva. Je n'aurais pas accordé plus d'attention à ces sornettes, si un de mes collègues du Département d'allemand, Hans Schmidt, n'avait pas, à la fin de la même semaine, repris l'article du *Star* auquel il donna un caractère officiel en livrant les résultats de sa propre enquête dans le *Varsity*. J'hésitai entre l'indignation et le mépris, le silence et la confrontation, puis optai pour l'ironie : je lui envoyai un mot pour le féliciter de son conte digne de Hoffmann. La réponse ne se fit pas attendre. J'entendis frapper à ma porte: c'était le professeur Schmidt. N'allez surtout pas croire qu'il était en colère. Rien de moins passionné que cet homme calme, réfléchi, flegmatique même, beaucoup plus anglais qu'allemand. Il tenait seulement à me raconter lui-même une histoire de meurtres et de

revenants que j'étais seul ici à ne pas connaître. C'est l'histoire la plus extraordinaire que j'aie entendue et, si je prends la peine de vous la raconter à mon tour, c'est qu'elle est fortement documentée comme j'ai pu le constater en consultant les archives du collège qui ne laissent aucun doute sur cette triste affaire. Voici les faits.

Le 4 octobre 1856, on posa la pierre angulaire du University College, première université canadienne non-confessionnelle. L'architecte Frederick William Cumberland avait réussi à satisfaire tout le monde, y compris le capricieux gouverneur général Sir Edmund Walker Head, en présentant les plans d'un édifice qui plagiait beaucoup l'architecture romane, mais qui citait aussi le gothique, qui empruntait quelques passages obscurs à Byzance et des pensées criminelles à la Renaissance italienne. Pour exécuter une œuvre aussi complexe, telle qu'on n'en avait jamais vue au Canada, il alla chercher ses ouvriers spécialisés un peu partout en Europe.

De l'Allemagne, et plus précisément de la Bavière, pays de mes ancêtres paternels, vinrent deux maçons dont l'un s'improvisa très tôt sculpteur. Ivan Reznikoff avait trente ans quand il débarqua au Canada; son compagnon, Paul Maurer, avait le même âge que lui, les mêmes habitudes, les mêmes passions. On aurait dit deux côtes du même Adam. Ivan était cependant moins malin que Paul qui profitait de sa timidité et le traitait parfois d'arrêté. Ivan, qui avait plus de cœur que d'esprit, crut pouvoir cacher à ce diable d'homme qu'il aimait et était aimé.

Un dimanche matin, à la sortie de la cathédrale anglicane St. James, il avait rencontré Suzannah Pride, une Anglaise au teint de poupée de porcelaine. Quand elle disait «How do you do?», elle semblait envoyer des bises du bout des lèvres. Aussi prenait-on à la saluer un plaisir que se disputaient tous les jeunes gens qui se rendaient à la grand-messe du dimanche dans le seul but de recevoir cette communion.

L'amant le plus discret et le plus délicat ne saurait empêcher que son bonheur n'éclate au grand jour. Paul, qui avait des yeux pour voir, comprit, fut envieux et décida de mettre une ombre à ce joli tableau. Il fit sa cour à Suzannah qui se réchauffa à la passion de l'un puis de l'autre et s'y brûla tout à fait. Un soir que Paul avait conduit la frileuse Suzannah sous l'arcade sud du collège en construction, Ivan qui souçonnait qu'on lui soufflait sa flamme, les y attendit et, comme il arrive chaque fois aux jaloux qui cherchent à connaître la maladie de leurs symptômes, les surprit dans les bras l'un de l'autre. Sans plus réfléchir à ce qu'il faisait, le malheureux s'empara du merlin qu'un charpentier avait laissé là et en menaça Paul qui s'enfuit à l'intérieur de l'édifice. Ivan, fou de rage, lança la

hache qui se planta comme un clou dans la porte que Paul avait eu le temps de refermer sur lui comme le couvercle d'un cercueil.

Ivan court maintenant dans le couloir sud du collège, poursuit une ombre qui longe les murs comme une bête à la recherche d'un trou. Paul prend l'escalier de la tour carrée. Sa main saisit sur la dernière marche une truelle brettée dont la face brille au clair de lune. Il s'arrête alors, se retourne en levant le bras et plante l'outil dans les côtes d'Ivan qui hurle «Trahison!» comme un damné qu'on précipite aux enfers pour l'éternité. Paul suit marche à marche le corps qui roule sur lui-même douze fois avant de s'arrêter au pied de l'escalier. Puis, dans le grand silence noir qui se referme sur eux, il lacère le cadavre du maçon jusqu'à ce qu'il n'y ait plus deux lambeaux de chair qui tiennent aux os. Au cours de la nuit du 14 au 15 février 1858, Paul, que le crime a taché de sang jusqu'à l'âme, fait disparaître le cadavre d'Ivan. Le lendemain lui-même a disparu.

Il y a plus. Trente-deux ans plus tard, jour pour jour, alors que trois mille personnes se préparaient à se rendre à la soirée mondaine la plus courue de l'année, la fête de la «Conversazione», un incendie détruisit le University College. MM. Goodwin et Pride, qui portaient des lampes à huile au deuxième étage où devait avoir lieu le bal, déclarèrent avoir senti une présence dans l'escalier s'emparer de leurs plateaux. Saisis de panique, ils échappèrent les lampes qui s'écrasèrent, en répandant l'huile et le feu sur le parquet. En moins d'une heure, le collège flambait de partout. C'est à l'automne pendant les travaux de restauration qu'on déterra un cadavre, enseveli sous l'escalier de la tour normande, qu'on dit être celui d'Ivan.

Le 14 février 1922, on a trouvé un inconnu, sans carte d'identité, poignardé et défiguré au pied de la même tour. Il devait avoir une trentaine d'années.

Vous me suivez? Toujours à la même date, dans des circonstances tout aussi bizarres, un garde s'est fait tuer au même endroit et de la même manière. C'était en 1954. Il avait trente-deux ans.

Vous me connaissez. Vous savez que je ne suis pas superstitieux et que je ne crois pas à la magie. Mais il y a des choses que je m'explique mal, que, de fait, je n'arrive pas à m'expliquer. Et j'ai grand besoin de savoir, aujourd'hui plus que jamais. L'autre soir, je lisais des documents confiés par le professeur Schmidt, qui portaient sur l'enquête du dernier meurtre, celui du garde Robert T. Rowell quand, tout à coup, je sentis des poignes d'acier se refermer sur moi. Sur le coup, ma gorge se contracta à tel point que c'est à peine si je pouvais respirer. Un vent infernal s'empara alors du dossier que je lisais et l'emporta par l'une des fenêtres que j'avais eu le malheur d'ouvrir. Aussitôt que je pus bouger, je me précipitai dans

la cour. Trop tard. De rieuses flammèches emportaient le dernier mot du document précieux. Un homme me tournait le dos et regardait le feu. Furieux, moi qui suis d'ordinaire si calme, je saisis l'étranger et le secouai en criant :

— Pourquoi avez-vous fait cela? Pourquoi? Pourquoi?

— Mais je n'ai rien fait!

Il semblait ne pas comprendre ce que je voulais dire et me souriait avec indulgence en soulevant légèrement les épaules. C'est bien simple, j'aurais voulu le tuer. Je me suis mis à le frapper. Bêtement. C'était comme si ma main s'était refermée sur le manche d'une hache et que je cognais, cognais, cognais... Je ne me reconnais pas dans cette conduite. Tout ce que je puis dire c'est que je ne me possédais plus; c'était comme si un autre agissait par moi. J'eus tellement honte de m'être livré à pareil accès de colère que je me cachai le visage pour pleurer. Quand je rebaisai les mains, l'étranger n'y était plus. «Que le diable l'emporte», me suis-je pris à murmurer.

Depuis quelques soirs, je sens qu'on me surveille à l'heure où je quitte le bureau et que je longe ce satané couloir qui mène à l'arcade sud. Lundi, au moment où je refermais la lourde porte de chêne derrière moi, j'entendis des coups de marteau. Je levai la tête et vis ce que je n'avais pas remarqué jusqu'alors : la tête de l'assassin regardant la tête de sa victime. Cela est taillé dans la pierre. Ce sont, de toute évidence, les dernières sculptures de Paul Maurer à qui l'on doit la plupart des gargouilles et des grotesques de cet étrange édifice. Il s'y est représenté sous les traits du diable, ce qui fait que certains l'appellent toujours Paul Diabolos, mais c'est une invention pure et simple qui ne colle pas aux faits quoique, lundi soir, je vis s'allumer dans ces prunelles de pierre une flamme qui n'éclaire ni ne réchauffe et qui aurait valu à elle seule à Paul Maurer le surnom que son crime lui a mérité. Sur le coup, je l'avoue, cela m'a fait diablement peur. Pas autant toutefois — et j'en ai encore le frisson, rien que d'y penser — que lorsque je regardai la tête d'Ivan qui, malgré la grimace de douleur qui lui tord les traits, pourrait passer pour la mienne.

Je suis rentré chez moi, sensiblement ébranlé comme si je venais de croiser mon double dans la rue ou de rencontrer la statue du Commandeur. Je commençais à me remettre quand l'image de l'inconnu rencontré dans la cour l'autre soir me revint à l'esprit. C'était Paul. Paul Maurer. Celui-là même dont je venais de voir la tête taillée au ciseau. Pas de doute possible.

Le lendemain, c'était avant-hier, je suis retourné voir ces têtes de possédés. Un reste de vie animait la face d'Ivan, mais la flamme avait disparu des yeux du meurtrier.

Hier soir, Mercredi des Cendres, alors que je quittais le collège, j'ai entendu des bruits de voix. On se disputait. En allemand. Puis ce furent de nouveaux bruits : on échangeait des coups. On courait sous l'arcade. Dans ma direction. Je me suis tassé contre le mur. J'ai entendu un sifflement traverser l'air et retentir le bruit d'une hache qui fend une porte de bois. Mais je n'ai rien vu, ni hache ni personne.

Il se passe ici, vous en conviendrez, des choses étranges qui dépassent de loin les élucubrations des romantiques, même allemands! Ce qui me paraît plus étrange encore, c'est que je ne me sens pas entièrement étranger aux événements. C'est comme si j'y devais tenir un rôle. Lequel? Et combien de temps cela durera-t-il? La fin de semaine qui vient marque le début de la semaine de lecture que je passerai, comme l'année dernière, à Cuba. Je prends l'avion samedi matin. Ce ne sera pas trop tôt. J'ai grand besoin de repos, de distraction, de changer d'air. Et croyez bien que je n'ai le goût ni de lire ni encore moins d'écrire pour vous ou pour quiconque de conte fantastique.

Lauréat du deuxième concours «Contes et nouvelles du monde francophone», Pierre Karch est né à Saint-Jérôme en 1941. Il a publié un recueil de contes fantastiques, *Nuits blanches*, et un roman, *Baptême*, aux éditions Prise de parole de Sudbury, en plus de quelques poèmes, contes et nouvelles en Ontario et au Québec.